

Article

« Langues maternelles (Inde) »

Shirin Kudchedkar

Études françaises, vol. 23, n°1-2, 1987, p. 241-247.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035716ar>

DOI: 10.7202/035716ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Langues maternelles (Inde)

SHIRIN KUDCHEDKAR

C'est en Inde, sans doute, qu'existe le plus grand nombre de langues officielles constituant la langue maternelle de la plupart des habitants des principaux états du pays. Selon le recensement de 1971, quatorze langues y sont parlées par plus d'un million de gens. Parmi ces langues, le Hindi occupe la première place : plus de 160 000 000 de personnes le parlent ; la quatorzième langue, le Sindhi, est parlée, quant à elle, par plus de 1 600 000 habitants. Reconues comme officielles, ces langues sont enseignées dans les universités. Mais il existe aussi plus de deux cent cinquante langues (et non dialectes) dont il ne sera pas question ici.

De ces quatorze langues principales, les quatre langues du Sud, à savoir le Tamil, le Malayalam, le Kannada et le Telugu (les langues officielles des États de Tamilnadu, Kerala, Karnataka et Andhra Pradesh, respectivement), appartiennent à la famille des langues dravidiennes et ont une origine commune. Toutes les autres appartiennent à la famille indo-aryenne et sont dérivées de la langue classique sanskrite. Parmi toutes celles-ci, le Tamil est la seule langue possédant une littérature ancienne. En ce qui concerne les autres, on peut distinguer un Moyen Âge littéraire commençant au sixième siècle au plus tôt, au plus tard au douzième siècle, et une littérature moderne s'amorçant entre 1800 et 1850. La plupart des œuvres littéraires du Moyen Âge se composent d'une part de poèmes lyriques ou de chansons d'adoration divine et, d'autre part, de longs récits en vers dont les sujets sont dérivés

de poèmes épiques ou de légendes anciennes. L'influence de la littérature sanskrite est prédominante.

Mais le système d'éducation introduit en Inde par les Anglais a produit une génération d'écrivains qui ont assimilé la littérature occidentale, voire les valeurs et les croyances de l'Occident; plusieurs formes et sujets nouveaux ont alors transformé la littérature des langues indiennes. Les réformes sociales, la nature, la patrie et l'amour sont devenus les sujets principaux de la poésie lyrique. (Il faut noter qu'avant cette époque, les récits comportaient des éléments érotiques, tandis que les poèmes lyriques chantaient le désir de l'amante pour son amant par le biais d'une représentation de l'amour de l'âme humaine pour Dieu.) On commença dès lors à écrire des contes, des romans, des essais en prose et des pièces. (Bien que le drame sanskrit fut justement acclamé, il faut noter qu'au Moyen Âge, le drame fleurissait seulement dans les formes populaires.) Les mouvements internationaux dans les domaines de la littérature et de la pensée ont aussi eu leur influence — au dix-neuvième siècle, le Romantisme a eu ses échos, au vingtième Eliot, Valéry et Sartre, les leurs. Cette littérature nouvelle n'était pas seulement d'imitation. Elle constituait plutôt une synthèse de la pensée et des sentiments orientaux et occidentaux, des milieux, des images, des problèmes de notre pays envisagés dans une perspective nouvelle.

Le gouvernement anglais a introduit l'éducation en anglais. Mais quand les littératures modernes dans les langues indiennes se sont développées, elles ont pris la place qui leur revenait dans les programmes d'études à l'école et à l'université. Après l'Indépendance, on crut que l'importance de l'anglais déclinerait. Mais ce qui se passa fut très différent. Aujourd'hui l'anglais retient sa place comme l'une des langues officielles du gouvernement, et reste la langue employée surtout dans le commerce et l'industrie. Il devient une question de prestige de connaître l'anglais et de le parler. Cette situation déplorable a plusieurs causes. D'abord, la multiplicité des langues indiennes empêche l'utilisation du Hindi comme seule langue officielle du gouvernement, surtout dans les États du Sud de l'Inde. Ensuite, la classe la plus élevée des professionnels et des capitaines de l'industrie doit en quelque sorte sa puissance à sa maîtrise de l'anglais. Enfin, pour acquérir une éducation à l'étranger, l'anglais demeure la langue la plus utile.

De ce fait, aujourd'hui, l'éducation à l'école se fait en général dans la langue maternelle, alors qu'à l'université l'anglais prédomine, bien que l'on trouve plusieurs exceptions. Par exemple, l'Université Nathibai Damodardas Thackersey pour les femmes (SNDT), où je suis professeure, a la particularité d'avoir institué

la langue maternelle comme langue d'enseignement depuis son établissement en 1916. Mais dans les grandes villes, les classes élevées et la bourgeoisie préfèrent l'anglais comme langue de formation, même à l'école. Une autre considération s'impose : il faut se rappeler que la langue maternelle d'un élève n'est pas nécessairement la langue officielle de l'État où il vit. À Bombay, par exemple, où la langue régionale est le marathi, un grand nombre de gens parlent le gujarati, la langue officielle de l'État voisin, le Gujarat ; d'ailleurs, le nombre d'habitants parlant presque chaque langue du pays suffirait pour y soutenir des écoles dans toutes ces autres langues.

La situation est donc celle-ci : l'élève, à l'école, apprend toutes les matières, ou dans sa langue maternelle, ou dans la langue régionale, ou en anglais. Il étudie aussi comme matières obligatoires trois langues, à savoir la langue régionale, le hindi et, finalement, l'anglais. Après dix années de scolarité primaire et secondaire, et deux ans d'étude postsecondaire, il peut s'inscrire à l'université où les collèges assurent l'enseignement du premier cycle, et les départements de l'université, celui des grades supérieurs.

Voyons maintenant en détail la place qu'occupent les langues et la littérature dans ces établissements. À l'école, l'étude d'anthologies de prose et de vers prime sur celle des œuvres entières. Si la langue d'enseignement n'est pas la langue maternelle, l'accent est mis sur la grammaire et la composition plutôt que sur la littérature. Les études de premier cycle à l'université comportent des sujets obligatoires et des sujets de spécialisation. Le nombre des sujets de spécialisation est variable : on en compte trois dans quelques universités alors qu'un seul sujet est abordé dans d'autres universités. C'est dire que là où l'étudiant aborde trois sujets, il en acquiert une connaissance superficielle. Mais quand la spécialisation ne vise qu'un sujet, les autres sont abordés comme sujets auxiliaires, l'étudiant suit six à huit cours dans le sujet choisi. On peut en ce sens étudier les langues et les sciences sociales comme sujet principal ou sujet ancillaire dans la faculté des arts. De plus, dans quelques universités l'anglais ou la langue régionale est un sujet d'étude obligatoire dans les facultés des arts, des sciences et du commerce.

Le modèle adopté à SNDT Université, où huit cours sont offerts dans un seul sujet de spécialisation, est représentatif de plusieurs universités du pays. Le modèle pour l'enseignement du gujarati, du hindi et du marathi n'est pas exactement le même, mais les différences de détail n'ont pas beaucoup d'importance. En première année, au premier cycle — lequel mène à l'obtention du

B.A. — deux cours abordent certains textes modernes en prose et en vers. Parce que le hindi n'est pas nécessairement la langue maternelle des étudiantes qui choisissent ce sujet, l'université offre un cours insistant sur la structure de la langue plutôt qu'un cours de littérature. Pendant les deuxième et troisième années, six cours comprennent l'étude de textes modernes : histoire de la littérature moderne ; histoire de la littérature médiévale et étude des textes représentatifs, histoire du développement de la langue et étude structurale de la langue moderne suivant la terminologie de la science linguistique, théorie de la critique, comprenant la théorie de la poétique du sanskrit ancien et une introduction à la tradition de la critique européenne, appréciation d'un extrait de prose ou de poésie à livre ouvert. L'annuaire des cours précise en détail les thèmes inclus dans l'histoire de la langue et la théorie critique, de même que les auteurs sur lesquels il faut s'attarder dans l'étude de l'histoire de la littérature. On insiste également sur les figures de rhétorique et sur la métrique, très importantes dans la tradition dérivée du sanskrit. Les textes modernes comprennent des œuvres tout à fait contemporaines. Les étudiantes peuvent obtenir l'information concernant les ouvrages de référence dans l'annuaire.

Après avoir obtenu un diplôme de premier cycle (B.A.), l'étudiante peut obtenir une maîtrise (M.A.) en deux ans. Elle suit huit cours sur un seul sujet, mais les étudiantes qui se spécialisent dans les langues peuvent choisir deux cours d'une langue secondaire plutôt que deux dans leur langue principale de spécialisation. Pendant ces deux années, elle poursuit l'étude des mêmes sujets qu'au B.A., mais de manière plus approfondie. Le nombre des textes à étudier s'accroît, la connaissance de la langue médiévale est exigée, et l'apprentissage des théories critique et linguistique est plus approfondi. À ce niveau, il faut puiser à des ouvrages anglais pour la théorie de la critique et de la linguistique. L'étude d'un écrivain particulier ou d'un des genres littéraires comme la poésie lyrique, le roman ou la poésie épique, est incluse dans le programme de la maîtrise. Le programme du gujarati a ses caractéristiques. Le département de gujarati insiste sur la connaissance de la littérature des autres langues. L'étudiant doit donc en analyser deux œuvres, considérées comme classiques, anciennes ou modernes, indiennes ou européennes. De plus, il peut suivre un autre cours d'étude comparative des œuvres en gujarati et en marathi, qu'il s'agisse d'essais ou de poèmes lyriques. Sinon, il peut prendre un cours de journalisme pour se préparer à exercer cette profession. Le département de marathi offre également des cours en folklore marathi, en méthodologie de la recherche et en histoire de la culture et de la société. La biographie et l'autobiographie, qui

sont des genres populaires en marathi, sont incluses dans le programme.

En ce qui concerne les méthodes pédagogiques, disons que la plupart des professeurs des collèges se contentent, dans leurs cours, de l'exposition magistrale du sujet et de l'explication de textes. Bien entendu, l'œuvre choisie est considérée comme représentative d'une période ou d'un mouvement littéraires et n'est pas abordée de façon isolée. Dans les cours d'histoire de la littérature, on illustre les tendances ou les mouvements par les textes. Cependant, il arrive souvent que les professeurs n'insistent pas suffisamment pour que les étudiants lisent les œuvres littéraires par eux-mêmes. D'une part, certains professeurs donnent des résumés de romans, des paraphrases des poèmes et dictent même les réponses modèles aux questions d'examen ; d'autre part, de vrais érudits possédant le sens des mots et du rythme font apprécier aux étudiants le style et la forme d'une œuvre.

Dans quelques universités, le bassin d'étudiants favorise les séminaires et les travaux pratiques où les étudiants écrivent, discutent et présentent des exposés. Aussi, ils y poursuivent des travaux qu'il devient très difficile de mener à terme quand le nombre des participants est trop élevé. C'est le cas à SNTD Université mais, malheureusement, la plupart des professeurs ne tirent pas vraiment profit de ce système. Ils donnent quelques travaux à rédiger, aident les étudiants à résoudre leurs problèmes et c'est tout. Quand ils n'ont pas de travaux à donner, ils donnent des cours magistraux ou bien donnent congé à la classe...

Quant aux étudiants, il est dommage que bon nombre d'entre eux désirent obtenir leur diplôme suivant la loi du moindre effort. Au lieu des livres recommandés, ils préfèrent acheter certains guides contenant le résumé des œuvres au programme, les modèles de réponse et certains extraits d'œuvres critiques renommées (bien souvent sans l'avouer)! Les étudiants apprennent par cœur tout cela et reproduisent le «guide» à l'examen, sans chercher à répondre précisément à ce qui leur est demandé. Ils reproduisent de la même façon leurs notes de cours, sans jamais distinguer les faits des opinions et sans donner leur propre opinion et développer leur jugement. Il existe bien sûr des exceptions, mais les professeurs sont souvent au désespoir.

La situation dans les départements des universités est sans doute meilleure que celle qui prévaut dans les collèges. Au moins la moitié des professeurs y poursuivent leurs recherches et leurs études tout en enseignant et peuvent être considérés comme des érudits. Ils exigent que les étudiants consultent des revues renommées et des ouvrages de référence en plus de lire les œuvres litté-

raires. Parfois, le nombre trop élevé des étudiants par groupe empêche que chacun fasse un exposé durant un séminaire, ce qui donnerait aux autres l'occasion d'y échanger des opinions. Mais partout où la chose est possible, les départements adoptent et pratiquent toutes les théories modernes de l'enseignement.

Le département de Malyalam à l'Université de Calicut peut être cité en exemple. Les réponses à un questionnaire envoyé aux départements de littérature indiquent que dans ce département, on privilégie les séminaires sur les magistraux. Les étudiants y prennent part avec enthousiasme et sont dirigés quant à l'organisation de leurs exposés et à la méthodologie de la recherche. Suivant cette méthode, les étudiants sont préparés à subir des examens, bien entendu, mais sont aussi préparés pour la recherche et l'apprentissage individuels.

Pour terminer ce panorama, considérons brièvement les revues, les centres de recherche et le lien existant entre les écrivains, les critiques et les universités. Dans chaque langue, on publie des revues érudites, par exemple *Alochana* (marathi), *Buddhiprakash*, *Parab*, *Sanskriti* (gujarati).

Quelques-unes d'entre elles sont publiées par les universités, mais pas toutes. De même, les centres de recherche dont les bibliothèques sont les plus utiles pour la recherche ne sont pas uniquement ceux qui sont liés aux universités. Par exemple, on peut citer le Gujarat Vidyapeeth à Ahmedabad, la Bibliothèque centrale à Vadodara, le Marathi Grantha Sangrahalaya à Bombay et l'Institut Bhandarkar à Pune.

Parmi les professeurs de départements universitaires se trouvent des écrivains et des savants renommés. Par exemple, le directeur du département de Gujarati à SNDT Université est un poète qui a publié plusieurs recueils et qui est également directeur d'un périodique où les jeunes poètes sont encouragés à publier leurs œuvres. L'apport de cette revue est considérable car elle a contribué à développer chez le public lecteur un goût pour la poésie. La directrice du Département de marathi à l'Université de Bombay est, quant à elle, une critique érudite spécialisée dans l'étude de la littérature féminine. Le cas des collèges est différent, car il est impossible que chaque collège puisse embaucher un écrivain ou un critique. Mais ces derniers y sont invités à faire des conférences et à lire leurs poèmes. Ainsi le lien est-il maintenu entre les jeunes gens qui ont commencé leurs études littéraires et la littérature vivante.

